

# LA SACRALISATION DE LA NATURE DANS *L'ŒUVRE AU NOIR*

par Brigitte EVANO (Paris)

Marguerite Yourcenar n'a jamais caché que Zénon, le personnage central de *L'Œuvre au Noir*, est composé à partir d'éléments éclatés et réels ayant constitué la matière vivante d'hommes de chair et de sang. Elle s'en explique assez clairement<sup>[1]</sup> dans la longue note qui suit le roman (O.N., pp. 837-850)<sup>[2]</sup>. Puisque je souhaite montrer ici que Marguerite Yourcenar dilate la sphère du sacré pour en faire l'étoffe même dont est faite la Nature, je me servirai surtout de la parenté, attestée par Marguerite Yourcenar, entre le personnage romanesque Zénon et le philosophe italien Giordano Bruno qui "foula la machine ronde" entre 1548 et 1600.

Zénon et Bruno sont des hommes de la Renaissance, et, comme tels, ils oscillent entre le divin et l'humain, cherchant l'hypothétique fusion entre le tout et l'unité. La citation de Pic de la Mirandole qui ouvre le roman n'est pas seulement une invocation propitiatoire à cet esprit de la Renaissance, mais la lumière avec laquelle il faut lire le roman :

Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme<sup>[3]</sup>.

Zénon, cet autre Adam, cherche le passage entre notre monde humain et l'univers, entre l'univers et l'infini. Cet emboîtement du monde dans un grand tout, Zénon le rend sensible en conjuguant le sacré et le profane.

---

[1] Si je m'autorise cette légère restriction introduite par ce "assez clairement" qui laisse entendre que Marguerite Yourcenar aurait pu être plus explicite, c'est que chacun connaît, ici, l'art consommé avec lequel elle conjugait informations et rétentions d'informations.

[2] Les citations de *L'Œuvre au Noir* renvoient à l'édition, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 (abrégé par O.N.).

[3] O. N., p. 559.

Il rejette toute solution de continuité entre ces deux domaines en opérant une véritable sacralisation de la nature.

Marguerite Yourcenar est suffisamment latiniste pour jouer toutes les harmoniques de l'opposition sacré/profane. Certes le sacré est ce qui se rapporte au divin et au religieux tandis que ce qui est profane ne concerne que ce qui est humain, rien qu'humain. Mais si l'on regarde de plus près la construction sémantique du terme "profane", l'on s'aperçoit vite que l'on est en face d'un terme qui renvoie à une représentation de l'espace dans ce qu'il a de plus prosaïque. "*Fanum*" signifie temple, "*pro*" signifie devant, le profane est ce qui est devant le temple, en dehors des limites du temple lui-même, lieu où réside le "*sacer*", le sacré. Le profane est ce qui s'étend devant nous, c'est-à-dire le lieu du mouvement, là où nous nous mouvons : la nature en ce qu'elle a de plus tangible. La curiosité intellectuelle de Marguerite Yourcenar la conduisit à explorer d'autres conceptions du monde que celle de l'occident. Sa bibliothèque personnelle, les lectures qu'elle aimait à faire dans les accueillantes quoique austères bibliothèques publiques américaines, lui ont montré que, partout dans notre monde, les hommes ont mis au point un système de représentation articulé sur l'opposition entre le sacré et le divin. Cette idée, qui est consubstantielle à la pensée de Marguerite Yourcenar, est aussi analysée par de nombreux philosophes et ethnologues. Bergson, dont l'ouvrage *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932) est bien connu de Marguerite Yourcenar, démontre qu' "on trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés humaines qui n'ont ni art, ni science, ni philosophie. Mais il n'y a jamais eu de société sans religion"<sup>[4]</sup>. Roger Caillois que Marguerite Yourcenar respectait beaucoup, alors qu'elle respectait peu de penseurs parmi ses contemporains<sup>[5]</sup>, a longuement étudié les rapports du sacré et du profane en traquant la permanence de ces notions là où, à première vue, on ne s'attendrait pas à les trouver, comme dans le cinéma américain par exemple. R. Caillois dans un article consacré à "La représentation de la mort dans le cinéma américain" montre qu'aucune civilisation, aussi moderne soit-elle, comme celle des Etats-Unis d'Amérique "ne saurait subsister sans recourir au sentiment du sacré"<sup>[6]</sup>. Les ethnologues, Margaret Mead et Claude Levi-Strauss dont les œuvres étaient bien

[4] Henri BERGSON, *op. cit.*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1982, p. 105.

[5] Cf. Radioscopie de Marguerite Yourcenar, émission de J. Chancel du 11 au 15 juin 1979, deuxième heure, p. 23 ; texte établi par le C.I.D.M.Y., Bruxelles.

[6] Roger CAILLOIS in *Instincts et Société*, Paris, Gonthier, 1964, pp. 114 sq. Cf. aussi *L'Homme et le Sacré*, 1939.